

Itinéraire
d'une grande gueule
du Bled à l'Université

Ouvrages de l'auteur

- Serge Dufoulon, « Colères des temps et réfugiés climatiques : pour une approche sociologique », VertigO — la revue électronique en sciences de l'environnement [En ligne], Débats et Perspectives, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 04 octobre 2013.
URL : <http://vertigo.revues.org/13964> ; DOI : 10.4000/vertigo.13964
- Dufoulon S., (sous la direction) *Internet ou la boîte à usages*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2012.
- Dufoulon S., *Les gars de la marine. Ethnologie d'un navire de guerre*, Paris, Éditions Métailié, 1998.
- Dufoulon S., *Femmes de parole. Une ethnologie de la voyance*, Paris, Éditions Métailié, 1997.
- Dufoulon S., *Migrations, Mobilités, Frontières & Voisinages*, en codirection avec Maria Rostekova, Paris : Éditions L'Harmattan, 2011.
- Dufoulon S., *L'armée comme lieu de promotion sociale ? Le cas des nouvelles catégories d'officiers issus des filières universitaires*, in Gresles F., *Sociologie du milieu militaire*, Paris, l'Harmattan, 2005.
- Dufoulon S., *Australie*, in Laplantine F., et Nouss A., *Métissages*, éd Pauvert, Librairie Arthème Fayard. 2001.
- Dufoulon S., *Sous le signe de Caïn : la figure du migrant* in (sous la direction de Dufoulon S, & Rostekova M) *Migrations, Mobilités, Frontières et Voisinages*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2011.
- Dufoulon S., *Du quotidien profane au national sacré* in Rouet G., (sous la direction de) *Citoyennetés et nationalités en Europe. Articulations et pratiques*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2011, pp. 31-45.
- Dufoulon, « Développement durable: analyse sociologique de la domestication de l'environnement » http://classiques.uqac.ca/contemporains/dufoulon_serger/dufoulon_serger.html
- Dufoulon S., « Les religions d'Europe et le risque nationaliste », in Religious Frontiers of Europe, *Eurotimes, Journal of the Institute for Euroregional Studies*, volume 5, pp. 189, Oradea University Press, 2007.
- Dufoulon S., « L'ésotérisme à l'ombre des grandes religions », in *Cerveau & Psycho* n° 21, Paris, mai 2007.
- Dufoulon S., « Culture marine et Temporalités sociales » in *Ethnologie Française*, 3, 2000.

- Dufoulon S., «Ruptures sociales, recompositions identitaires et religieuses»
in *Anthropologie et Sociétés* , vol. 22, n° 3, 1998, pp. 143-165.
- Dufoulon S., « Le prix de la voyance » *Revue du MAUSS* . n° 10, 2^e semestre.
1997, pp. 290-307.
- Dufoulon S, Saglio J, Trompette., « Marins et sociologues à bord du
Georges Leygues : interactions de recherche », in *Sociologie du Travail* , n° 1 vol 41, janv-mars 1999, pp 5-23.
- Saglio J, Dufoulon S, Trompette P., « Relations d'emploi et organisation :
le travail sur un bateau de guerre » in *Les Champs de Mars*, (C2SD),
Paris, La Documentation Française, 1996, pp. 97-129.
- Trompette P, Dufoulon S, Saglio J., « Métiers militaires et identité féminine », in *Les Champs de Mars* , (C2SD), Paris, La Documentation
Française, n° 5, 1^{er} semestre,1999, pp. 5-31.
- Dufoulon S, Trompette P., « La mémoire de la mer », in *Lettre de L'ARA*,
1997.

Dans la même collection

Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008.

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008.

Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008.

David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010.

François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010.

Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011.

Michel Arouimi, *Françoise Hardy : pour un public majeur*, 2012.

Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012.

Olivier Larizza, *Le Tour de France dans tous ses états !*, 2013.

Hassna Aalouach-Belkanichi, *Les fruits de la Hogra, la première marche de la Révolution tunisienne 2010-11*, 2014.

Laurent Bayart, *Chroniques du tour de France*, 2014.

Ittamar Ben-Avi, *L'Enclave*, 2014.

François George Bussac, *La « Révolution » tunisienne, Chroniques 2011-2014*, 2014.

Françoise Maffre Castellani, *Marta Hillers. Un scandale*, 2014.

Radu Ciobotea, *Journalistes français dans la Roumanie communiste*, 2014.

Louis Nucera et Fanny Lévy, *Faire de l'art avec un souvenir, correspondance*, édition de Fanny Lévy, 2014.

Laurent Bayart, *La prière du Sage*, 2015.

Gilbert Boillot, *Dieu reconnaîtra les siens*, 2015.

Martine Breuillot, *Promenades littéraires dans le Taygète*, 2015.

Dominique Delouche, *La dernière place*, 2015.

Serge Dufoulon, *Itinéraire d'une grande gueule*, 2015.

Henri Heinemann, *Jeunesses*, 2015.

Philippe Kandalajt, *Raisins foulés*, 2015.

Serge Dufoulon

Itinéraire
d'une grande gueule
du Bled à l'Université

 Orizons
2015

Remerciements

Je souhaite dédier cet ouvrage aux étudiants de toutes conditions qui nous mettent en demeure, nous enseignants, d'être au meilleur de nous mêmes et à nous remettre en question. Je me permets une confiance à l'endroit des étudiants : dans vos projets quelles que soient les épreuves que vous traverserez, soyez pugnaces, accrochez-vous, au bout de vos efforts, vous vous rencontrerez et votre espace de liberté deviendra immense. Étudier, penser et comprendre son monde en marchant sur les pas des anciens est extrêmement jouissif et constructif, surtout si par la suite on transmet ces connaissances acquises

J'ai ici une pensée spéciale pour tous les fonctionnaires quel que soit leur niveau hiérarchique et leur corps d'appartenance, et plus précisément, sans aucune réserve, pour tous mes collègues. Il n'y a pas de plus beaux métiers que ceux qui nous amènent à servir nos concitoyens. Un grand merci également aux auditeurs qui nous écoutent et nous interrogent quotidiennement sur RMC.

Enfin à tous ceux qui ne seraient pas dans « la vraie vie », par expérience je le dis, cette vie vaut vraiment la peine d'être vécue et quelles que soient les difficultés, accueillez la sans réserve !

Merci à Aurélie Clot, Coline Lett, Stéphane Alvarez, Juliette Dufoulon, Thierry Come, François Soulages et tous ceux quoi m'ont encouragé à réaliser ce projet, qui m'ont relu et corrigé avec patience et amitié.

« Avant Freud, tous ceux qui étaient
cons n'étaient pas au courant ;
Maintenant ils le savent et ça les
rend méchants. » Jacques Prévert

10 juin 2015. L'avion d'Air France 6210 au départ de Paris à destination d'Orly vient d'atterrir sur le tarmac de l'aéroport de Nice à 15h20. Un vol sans encombre, des hôteses et un steward sympathiques. Il ne me reste plus qu'à trouver la voiture envoyée par l'hôtel. Je me rends à un colloque international pour deux jours. Dans la file des passagers qui sortent de l'avion en saluant l'équipage, un homme d'une quarantaine d'années, ne cesse de se tourner et de m'observer, d'abord à la dérobée puis avec insistance. Il a le look du cadre supérieur en déplacement. Il s'arrête et en me dévisageant m'interpelle poliment.

« Ne seriez-vous pas Serge Dufoulon, le sociologue des
Grandes Gueules de RMC ?

— Oui c'est bien moi.

— J'ai reconnu votre voix lorsque vous parliez avec
l'équipage. J'étais sur le siège devant. »

Je lui serre la main en souriant et nous faisons quelques mètres de conversation ensemble vers le dépose-minute où doit me prendre la voiture de l'hôtel. Ce n'est pas la première fois que je suis reconnu, le plus souvent c'est dans le train que

je prends régulièrement. On m'identifie soit par ma voix soit par ma longue moustache. Dans la voiture qui m'emmène vers l'hôtel, je repense à cette rencontre cordiale. Une partie de ma notoriété est liée à mes passages comme pigiste aux *Grandes Gueules*. Il s'agit d'une émission radiophonique populaire dans laquelle nous débattons des sujets d'actualité sans langue de bois. Un matin je roulais en direction de Grenoble pour me rendre sur mon lieu de travail en écoutant la radio quand j'entendis des discussions à propos d'un enseignant qui me firent bondir sur mon siège. Je m'arrêtais sur une aire d'autoroute et j'appelais le standard de RMC pour demander à intervenir à l'antenne. Le standardiste me passa les *Grandes Gueules* et une vive discussion s'engagea. C'est à la suite de cette intervention que je fus invité à me rendre régulièrement aux *Grandes Gueules*.

Les images se précipitent et je les revois... Sur le plateau : Alain Marschall ajuste son casque sur les oreilles. Il lève les yeux vers la grande vitre de la régie derrière laquelle Paul Laforgue et Anthony Aridon, les producteurs, ainsi que Thibault et les techniciens se tiennent. Ils veillent tous en coulisse au bon déroulé de l'émission. Je suis assis devant un micro comme mes copains. Alain jette un coup d'œil sur les GG autour de lui. Il s'assure que nous sommes prêts et prend l'antenne en direct. Ce sont *Les Grandes Gueules* sur la radio nationale RMC, une des émissions les plus écoutées le matin. Nous sommes partis pour 3h de direct. Il établit le dialogue avec son compère et ami de longue date, Olivier Truchot. *Les Grandes Gueules* entrent en scène et saluent les auditeurs, chacun à sa manière comme une marque déposée. Nous avons préparé l'émission en salle de rédaction avant de nous rendre en studio. Les thèmes de l'actualité que nous allons aborder ont été sélectionnés. Paul et Anthony ont contacté les professionnels, les politiques, les journalistes et les spécialistes qui pourraient intervenir en direct sur certains sujets durant l'émission afin de les préciser.

Une belle équipe de professionnels ! Je ne suis pas à même d'évaluer leur travail, mais j'en apprécie la complexité et l'enthousiasme. Tout est précis, chronométré. Ils communiquent et interagissent en toute cordialité entre eux et avec les techniciens. Ils sont patients avec les auditeurs qui interviennent parfois avec véhémence et ils savent canaliser sans les censurer les fortes personnalités, souvent indisciplinées, comme moi, que sont les GG. J'aime bien me rendre à l'émission, c'est un autre univers que celui dans lequel je travaille habituellement même si parfois j'ai l'impression de me retrouver à un repas de famille où nous débattons avec force et conviction autour du fromage. L'ambiance est plutôt chaleureuse et, paraît-il, je suis vraiment une grande gueule ! D'ailleurs, lors d'une émission, j'eus la surprise de recevoir un texto de mon collègue et ami Alain Spalanzani, l'ancien Président de l'Université Pierre Mendès France, « En mission en Chine, j'écoute les Grandes Gueules. Tu es bien à ta place ! »

Durant l'émission Pascal et moi nous aurons des différences d'appréciation fortes sur les politiques à tenir, en France pour sortir de la crise. Franck sera très patient et pédagogue pour m'expliquer que je me trompe sur l'appréciation de la situation économique et Olivier me fera les gros yeux, une fois de plus, pour avoir coupé la parole à un de nos interlocuteurs. Au fond, nous nous apprécions et nous nous respectons quelles que soient nos différences de lecture de l'actualité. Chacun(e) a son histoire, des métiers différents et tous évoluent dans des univers souvent inconnus des copains qui se relaient jour après jour au micro. Le plus drôle est souvent la partie : *Les GG et vous*. C'est le moment où un(e) auditeur(trice) interpelle l'un(e) de nous en direct pour les propos qu'il a pu tenir au cours de l'émission. Si c'est moi qui suis interpellé, j'entendrais alors les sempiternels commentaires : « Vous êtes professeur... Vous les fonctionnaires... Vous n'êtes pas dans la vraie vie... Vous ne savez pas ce que

c'est le monde du travail... Vous êtes un gauchiste... » Selon mon humeur du jour, je peux réagir avec humour et sourire ou je peux, tout simplement, rugir et sortir mes griffes contre le manichéisme de l'auditeur. Ces réflexions en boucle aux Grandes Gueules m'ont donné l'idée d'écrire cette histoire. Je me suis demandé ce que devait être « la vraie vie » ? La vie des uns et la vie des autres n'est certes pas identique, mais la façon dont les gens la mettent en scène est souvent une présentation d'une histoire héroïque dans laquelle le personnage affronte toutes sortes de difficultés et parvient à les surmonter : les douze travaux d'Hercules ! Devenir le héros de sa propre vie c'est bien là un défi ! Grossièrement, lorsque les gens se présentent, on pourrait entendre deux types d'affirmation, dans un cas : « Si j'ai réussi dans la vie c'est grâce à mes choix et à ma volonté » tandis qu'un autre dira, « si j'ai du mal à m'en sortir c'est que les circonstances sociales ne m'ont pas aidé ! ». Les choses étant plus nuancées dans la réalité, mon parcours de vie se situe certainement quelque part entre ces deux positions, et d'autres peut-être, le monde n'est pas seulement binaire sinon le jazz n'existerait pas. D'abord faut-il que j'aie une vague idée de ma propre histoire. Elle est tellement lointaine et fragmentée que je ne sais plus parfois si je l'ai vraiment vécue. Alors, voici mon histoire, enfin... je devrais préciser des morceaux de vie qui peuvent composer un itinéraire, dans la mesure où, la mémoire peut me faire défaut, et où il s'agit essentiellement de moments choisis. Ce choix en élimine d'autres, peut être plus intimes et plus douloureux. Ce récit autobiographique est singulier, mais de nombreux lecteurs pourront certainement se reconnaître dans l'un ou l'autre des épisodes relatés. Il est vrai que je les ai cumulés, mais qu'y puis-je ? De la même manière qu'on ne choisit ni sa famille, ni son lieu de naissance, un grand nombre d'évènements surviennent sans que parfois nous les ayons souhaités, même si on a pu y contribuer quelque peu, consciemment ou

non. Ma fille Juliette à qui je parlais de mon projet d'écriture me demanda sur un ton espiègle si j'allais raconter ma vie amoureuse. Ce ne sera pas nécessaire ici dans la mesure où il s'agit d'un itinéraire qui pourrait être qualifié d'éducatif et socioprofessionnel. Ce qui est donné à voir ce sont des hommes, des lieux, des évènements, des circonstances et des usages qui ont influé précisément sur des choix de vie. Il est vrai que certaines femmes ont eu une place importante dans ma vie et, en grande partie, elles ont participé à ma maturation, je les remercie toutes sans exception. J'ai vécu une vie de couple et des amours passionnés avec plusieurs d'entre-elles. Je suis le père de quatre enfants : Juliette, Arthur, Mathilde et Alexandre conçus avec différentes femmes. Trois de nos chers petits sont toujours bien vivants. Ma pudeur m'interdit de parler de ces personnes que j'ai aimées et avec qui j'ai partagé une intimité. De plus, cela aurait peut-être exigé l'écriture d'un autre ouvrage, j'imagine déjà le titre improbable *Serge et les femmes...* Celles et ceux qui souhaiteraient se délecter en lisant mes aventures sentimentales, ne trouveront pas ici de quoi satisfaire leur curiosité.

À ce stade, la question qui se pose est pourquoi écrire son autobiographie ? Comment suis-je devenu Professeur des universités, un des titres académiques les plus prestigieux ? Ce sont de vraies questions. Certains amis m'ont dit « Tu es bien trop jeune pour écrire ton histoire ! » C'est vrai, je suis encore jeune. Cependant, il me semble qu'une histoire de vie n'a rien à voir avec l'âge mais avec sa densité, ce que l'on a vécu et comment on l'a intégré. En ce qui me concerne, cette narration peut me permettre de faire le point, de retrouver quelques faits significatifs qui me permettront d'apprécier le chemin parcouru et de comprendre comment j'ai pu être influencé par les évènements et les femmes et les hommes que j'ai rencontrés sur ma route ainsi que sur la façon dont se sont construits mon regard et mon jugement. Aujourd'hui que

j'ai atteint mon but et que de plus, j'ai un statut, qu'elles sont les conditions d'exercice d'un Professeur des universités et suis-je toujours autant motivé par ce métier ?

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai intériorisé les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité propre à notre démocratie. Pourtant tout au long de mon parcours, j'ai souvent eu du mal à comprendre ce qui ne fonctionnait pas dans le vécu quotidien de ces valeurs éthiques ciment de la République. Au cours de cette narration, il ne sera question que de cela : dans notre société démocratique est-il encore possible de prétendre à la promotion sociale, sauf par accident, pour un individu qui serait issu d'un environnement culturel et social défavorisé ?

Nous verrons que la réponse n'est pas évidente et beaucoup de ceux qui tenteront l'aventure pour un mieux être se heurteront à des obstacles structurels parfois insurmontables. Ils auront besoin alors de beaucoup de chance. Pour ceux qui franchiront ces abîmes, d'autres dangers peuvent les guetter : la solitude, l'amertume et l'aigreur voire le refus de tout ce qui fait société. Cela peut avoir également comme conséquence le rejet de nos origines et le mépris de ce présent acquis dans l'épreuve : à ce stade, ils devront avoir pris du recul et de l'humour sur leur propre parcours pour vivre. Cette longue histoire épurée raconte l'altérité et la fraternité, la façon dont des hommes de toutes origines et de toutes conditions rencontrés ça et là, m'ont permis de vivre. Personne ne se fait entièrement tout seul ! Les réalisations personnelles trouvent toujours leurs racines dans un riche terreau composite d'humains. Les visions partisans du réel donnent une carte du monde et des relations humaines fausses et étriquées : croire que les pauvres sont plus généreux que les riches ou vice versa ; croire qu'ils y a des hommes fondamentalement mauvais ou bons ; penser que ceux qui exercent certains métiers ne peuvent avoir de conscience ou d'autres rêves que leur pratique professionnelle... Toutes ces mises en catégories ne per-

mettent pas d'approcher la profondeur de l'âme humaine, la richesse et la complexité des sociétés. J'ai vraiment rencontré des femmes et des hommes de toutes conditions et de toutes origines et je me sentirais dépossédé si un seul d'entre eux devait disparaître de ma propre histoire. L'hétérogénéité et la diversité font la richesse de nos nations et de notre humanité. Si nous appliquions réellement à minima dans nos gestes quotidiens les valeurs de la République : Liberté, Égalité et Fraternité, je suis certain que nous en serions plus heureux et moins seuls.

Ce n'est pas aisé de commencer un récit sur soi. On pense traditionnellement qu'il y a une date de naissance connue et une date de mort inconnue, entre les deux l'individu frétille comme un gardon dans le courant. Pour ma part, j'ai deux dates de naissance significatives. L'une et l'autre n'ont pas du tout le même sens et les mêmes effets. Commençons mon itinéraire par ces moments étonnants qui me voient ouvrir les yeux sur le monde.

« Il l'a fait ! »

Le 8 février 2008, je suis malade. Allongé sur le canapé du salon sous une couette épaisse, je somnole. J'ai une grippe carabinée. C'est le genre de saleté qui vous réduit à un bout d'être humain tremblant et fébrile, en se répétant : « Putain je me traîne ! ». 40° de fièvre. Deux jours sans manger. Mon vieil ami Hélió ne cesse de m'appeler pour me remettre en mémoire le souper que je lui ai promis ainsi qu'à quelques amis. Bien que je lui dise je suis sans énergie et malade, il insiste le bougre. Nos amis attendaient cette soirée et l'un d'eux était justement de passage sur Aix en Provence avant de repartir à l'étranger où il séjournait. Je finis par céder :

« Bon je vais préparer un repas, mais je ferai ce que je pourrai d'accord ?

— Je sais que tu t'en sortiras, répond mon ami. À tout à l'heure ».

Ma fille Juliette attend à mes côtés ma décision. Je la sens réticente à me voir me lever. Je la rassure.

« Je vais faire un sauté de veau au curry, c'est vite fait et c'est goûteux. Ne t'en fais pas ma fille ça ira. »

Je fais revenir rapidement quelques oignons dans de l'huile chaude. J'ajoute les morceaux de viande et lorsqu'ils sont presque cuits, je les réserve. Faire revenir la poudre de curry avec une petite boîte de tomates pelées au jus et un peu de piment ne prend que quelques instants. Enfin, je lie la sauce curry avec un lait de noix de coco et je remets la viande dans

la sauce pour la laisser mijoter et s'imprégner de ces saveurs à feu doux. Je prépare rapidement un riz à la cardamome sur lequel je verse un filet de jus de citron pour l'accompagnement tandis que ma fille lave une salade de mâche. Une petite vinaigrette et le tour est joué. Du pain, du fromage et des fruits. Je sais pouvoir compter sur mes amis pour apporter quelques entrée et dessert délicats. Pas question de leur faire mon dessert préféré aujourd'hui, je suis claqué ! Je m'assure que j'ai une bouteille de blanc d'Alsace fruitée, cela va très bien avec un curry. Je la mets au frais et retourne m'étendre et trembler à loisir sur le canapé. Il est certain que j'aurais préféré rester allongé à somnoler devant des séries idiotes à la télévision. Mais je fais un effort ce soir pour mes chers amis.

Ils sont tous venus. Le repas se passe dans la chaleur et la joie des retrouvailles. Les conversations vont bon train et pour une fois, je ne parle pas trop. De toute façon, Guillaume et Patrice sont intarissables. N'ayant rien mangé les deux jours précédant, à cause de la fièvre, l'odeur suave que répandent le curry et le riz à la cardamome me font perdre la mesure : je me resserts deux fois copieusement. Je mange avec une gourmandise évidente. Un petit verre de vin est agréable, mais j'ai du mal à saisir tout son délicat bouquet à cause de la grippe ce qui me fait grimacer. Le repas achevé, nous nous asseyons dans le salon. Sur le canapé, je ne me sens pas très bien, mon ventre s'agite et j'ai envie de vomir. Mes amis boivent un digestif sans se préoccuper de moi et la discussion va bon train. Je ne pense pas devoir les alerter, j'ai juste envie de rendre. Je me lève et je pars en direction des toilettes. Dans le couloir, ma démarche est mal assurée à cause de la fièvre. Soudain, je heurte l'angle du mur de la tête. Je tombe à genoux un peu groggy par le choc. Je tente de me relever en m'appuyant sur la porte de la chambre. À l'instant précis où dans un dernier effort je me tiens enfin droit, la porte mal fermée s'ouvre brutalement

sous mon poids, et déséquilibré, je plonge tête en avant pour heurter le bas du lit. Tirez le rideau, je perds connaissance.

La suite me fut rapportée par mes amis le lendemain. Au bout d'un certain temps d'absence, Hélió inquiet de ne pas me voir revenir, se dirigea vers le couloir et m'aperçut dans l'obscurité, à genoux comme un musulman en prière. Il pensait que je plaisantais et me héla :

« Arrête tes conneries Serge, tu viens ou quoi ? »

Devant mon silence, il alluma la lumière et me poussa du pied. J'étais bleu comme un Schtroumpf ! Cyanosé jusqu'à la taille, les yeux exorbités et la tête gonflée comme un ballon ! Je m'étais assommé contre le bas du lit dans ma chute. La position dans laquelle je m'étais retrouvée n'avait pas permis l'expulsion du vomi qui avait envahi les poumons. Je m'étais noyé ! Hélió appela dans le salon un de nos amis, Guillaume, chirurgien-dentiste, qui savait ranimer un patient.

« Viens vite, Serge a eu un accident ! ».

Ils se précipitèrent tous dans la chambre tandis qu'une amie appelait les pompiers. Après avoir pris le pouls, cherché la respiration et constaté l'état dans lequel j'étais, Guillaume déclara que j'étais mort, que c'était trop tard. Hélió ne voulut rien entendre. L'homme de science lui dit que de toute façon cela faisait bien plus de quinze minutes que j'étais parti et vu l'état dans lequel j'étais, il ne pourrait me ranimer. Toutefois, précisa-t-il, s'ils y arrivaient, je serais handicapé à vie, un légume. Il lui fit constater que je présentais tous les signes de la mort. Je baignais dans la merde et l'urine, tous les sphincters ayant lâché. Hélió ne put se résigner et insista. Il libérèrent les voies aériennes et entreprirent de me ranimer en pratiquant une respiration artificielle de choc « à coups de poings et de pieds » comme ils me le diront plus tard. Entre-temps, une de nos amies avait pris la précaution d'aller prévenir ma fille dans sa chambre : ton père a eu un accident grave. Quelques jours plus tard, Juliette, en larmes, m'en reparlera : « Papa, tu étais

tout bleu, une misérable petite chose morte recroquevillée dans sa merde ! ». Tableau insoutenable pour mon enfant !

Les pompiers se sont perdus dans les vignes et mirent du temps à arriver. Lorsqu'ils franchirent enfin la porte de la maison, je revenais doucement à moi. Il faut croire que les traitements de choc des copains avaient marché ! C'est à ce moment que je reprends le fil du récit en personne. Je regardais avec étonnement et sans trop comprendre la situation, ces visages étrangers qui se penchaient sur moi en m'interpellant. Hélios me rapporta par la suite que les pompiers pensaient que j'avais trop bu, ce qu'il démentit en expliquant que, j'avais une mauvaise grippe et que je m'étais assommé. Les pompiers voulaient m'emmener à l'hôpital. Je refusai. Je puais la merde, j'avais le pantalon collé sur les fesses et je ne voulais qu'une chose, c'était me doucher. Une discussion s'engagea, mes amis tentant de me convaincre que cet accident était grave et qu'il fallait faire des contrôles et une surveillance. Je refusai de partir. Je voulais revenir à une situation normale. Mes amis insistèrent pour que je suive les pompiers, visiblement ils étaient inquiets. Hélios les prévint :

« Vous ne le connaissez pas bien. Serge il est vivant ou il est mort. S'il est vivant, il ne restera pas à l'hôpital ! »

Je finis par accepter de suivre les pompiers. Je demandais à ma fille des vêtements propres. Je lui recommandai de fermer la maison et d'aller dormir chez Babette et Patrice nos amis. Je la retrouverai le lendemain. Les pompiers m'embarquèrent et je me retrouvais dans le couloir des urgences avec les accidentés et les comas éthyliques. Chaque fois qu'une infirmière passait près de moi, je l'interpellais pour prendre une douche mais personne ne m'entendait. Je commençais à m'énerver sérieusement. Je me levais et réclamaï haut et fort cette douche qu'on m'avait promise pour que j'accepte d'être embarqué. Une infirmière accéda enfin à ma demande. Une fois propre et habillé, on me fit les examens indispensables

pour constater l'arrêt cardiaque. Les soignants m'annoncèrent que je devais rester trois jours à l'hôpital, car lorsque le cœur s'arrête et repart après un certain temps, des caillots peuvent s'être formés et se déplacer. Il y avait un risque réel selon eux. J'en avais marre, je demandais fermement de me faire signer une décharge. Je promis d'aller voir un spécialiste en consultation privée et je partis dans la nuit fraîche. J'arrivais chez moi. Je n'avais pas mes clés pour entrer. Je cassai un carreau et je me couchais. Le lendemain à la première heure, mes amis tambourinaient à ma porte. Ils s'étaient rendus à l'hôpital pour prendre de mes nouvelles. Ne m'y ayant pas trouvé, sur les conseils de mon vieil ami Hélios, ils étaient venus à mon domicile. Deux jours plus tard sur mon lieu de travail, à l'université, je racontais cet accident à mes amis Mustapha et Mohamed, ils décidèrent de me surnommer Jésus. Je leur promis de m'entraîner pour tenter de dépasser dans un futur proche le record des trois jours de décès.

Cet évènement qui aurait pu être définitif, m'a permis de relativiser plus encore les catégories de mon vécu. Une partie de ma mémoire s'est effacée. Il me faut faire d'immenses efforts pour retrouver certains évènements ou des émotions passés. À croire finalement que ce qui a disparu n'était pas très intéressant, ni à vivre ni à se rappeler. Par ailleurs, je peux choquer parfois mes interlocuteurs en affirmant que je ne suis intéressé ni par la quête du bonheur ni par celle de l'amour. Je ne vois pas pourquoi je chercherai ce qui est partout en nous et autour de nous en accès libre et dans lequel je baignais. Cela me paraît même bizarre de voir tant de gens courir après des chimères quand la réalité est bien plus riche que ce que nous pensons. Il suffit d'ouvrir ses sens et son cœur pour saisir que l'amour est partout et que le bonheur est déjà là. Cela me paraît aujourd'hui d'une banalité déconcertante. Ce qui l'est moins c'est pourquoi les hommes s'ingénient-ils tellement à compliquer les choses ? C'est en grande partie qu'ils ont mé-

diatisé leur relation à la vie à travers des dieux, des individus, des institutions, des objets, des mots, des actes qui sont de plus en plus vides de sens. C'est cela aussi faire société, augmenter les médiations au monde jusqu'au point où l'on ne discerne plus l'essentiel, or comme disait le Petit Prince : « L'essentiel est invisible pour les yeux, on ne voit bien qu'avec le cœur ». Un simple déplacement du regard et de la conscience nous ouvre des horizons de merveilleuses beautés et d'amour.

Depuis cette mort accidentelle, j'ai fait graver sur mon sabre ma devise acquise au prix de la vie, « Il l'a fait ! » Le 11 février est devenu ma date anniversaire, le moment de ma renaissance, mais je ne comprends toujours pas pourquoi je me suis vu refuser l'accès au paradis. Je n'y allais certes pas pour mettre tout sens dessus dessous... En tout cas pas tout de suite !